

La commère et le roi : la mauvaise langue face au pouvoir dans la littérature pamphlétaire de la guerre civile anglaise (1642-1649)

Claire Gheeraert-Graffeuille

▶ **To cite this version:**

Claire Gheeraert-Graffeuille. La commère et le roi : la mauvaise langue face au pouvoir dans la littérature pamphlétaire de la guerre civile anglaise (1642-1649). Presses universitaires de Rouen et du Havre. Mauvaises langues !, 2013, Mauvaises langues, 2877755673. hal-02059565

HAL Id: hal-02059565

https://normandie-univ.hal.science/hal-02059565

Submitted on 6 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La commère et le roi : la mauvaise langue face au pouvoir dans la littérature pamphlétaire de la guerre civile anglaise (1642-1649)

Claire Gheeraert-Graffeuille

> Considère chacune des cruelles tragédies de ce monde, et tu découvriras que généralement la source de tous les malheurs est une méchante langue[1].

Les satires du milieu du XVII^e^ siècle ne contredisent en rien l'idée martelée par les pasteurs et les moralistes qui jugent les femmes inaptes à la politique. Leur place est dans leur foyer, disent-ils, où elles doivent obéir et rester silencieuses. Une femme qui se mêle des affaires du gouvernement est une curiosité, voire une anomalie. Rien de bon ne peut advenir dans un royaume où les femmes se mêlent de politique : c'est ce lieu commun misogyne que l'on trouve, par exemple, dans un pamphlet, *The Parliament of Ladies. With their Lawes Newly Enacted*. Cette brochure d'une dizaine de pages développe une anecdote relativement connue à la Renaissance et au XVII^e^ siècle[2] : à sa mère qui lui demande ce qui a été décidé au Sénat, le jeune romain, Papyrius Praetextatus, très méfiant à l'égard du bavardage des femmes, et désireux de ne pas trahir le secret de ses pairs, répond que les sénateurs ont voté une loi qui autorise la bigamie. Scandalisée par cette nouvelle et dans le but de contrer cette législation méprisable, la matrone décide de convoquer un parlement de femmes qui, vu de l'extérieur, ressemble au Parlement anglais puisqu'il se divise, en particulier, en chambre haute et en chambre basse – mais là s'arrêtent des similitudes :

1. Érasme, *Lingua / La Langue*, 1525, J.-P. Gillet (trad.), Genève, Labor et Fides, 2002.
2. Cette anecdote est aussi mentionnée par Aulu-Gelle, reprise par Érasme, *Lingua*, p. 130. C'est un *topos* des satires misogynes à la Renaissance.

les discussions politiques chez les femmes sont ineptes et scabreuses. La séance de leur assemblée dégénère en un vaste pandémonium :

> *All this while good Orders and Decrees with a general silence was observed, which after grew to a meere confusion, for the rest having much to utter, some got up to the tongues' end, and had not the patience to slay the time, and take their turns: but all these who had not yet spoke, tumultuously breaking into clamour, everyone desiring to be heard first, and the more they were heard, the lesse they were understood* (Pendant tout ce temps où furent passés ordonnances et décrets, un silence général fut observé ; un silence qui ensuite se transforma en confusion, car comme certaines avaient beaucoup à dire, les autres se dressèrent sur la pointe de leur langue, sans avoir la patience de tuer le temps en attendant leur tour ; mais toutes celles qui n'avaient pas encore parlé, joignirent leur voix à la clameur et au tumulte, toutes voulant parler en premier, et plus on les entendait vociférer, moins on les comprenait[3]).

Ce genre de représentation prévaut dans la satire populaire au début de l'époque moderne, comme si, dans cette littérature, les femmes ne pouvaient être que des commères, ces femmes dont on dit communément que ce sont des mauvaises langues[4]. On aurait pu croire qu'en temps de guerre civile, lorsque le pays est divisé, ces figures carnavalesques à la langue bien pendue connaîtraient une relative éclipse – il n'en est rien. Dans le déluge d'imprimés qui suit la chute de l'épiscopat et le démantèlement de l'appareil de censure en juillet 1641, les commères sont légion : le développement de l'imprimé et de l'opinion est symboliquement associé au discours frivole et lascif des femmes qui sortent du rôle social qui leur est imparti[5]. En outre, la satire misogyne traditionnelle se politise fortement : certes, on continue de se moquer des commères, mais les journalistes et les pamphlétaires de

---

3. *A Parliament of Ladies. With their Lawes Newly Enacted*, [Londres], 1647, [sig. B2v] (ma traduction).

4. Les termes anglais et français de *gossip* et de « commère » renvoient à l'origine à la marraine. Par extension, ils désignent aussi la voisine, la cousine et, enfin, bien sûr, la femme qui colporte toutes sortes de nouvelles et dont on dit qu'elle est une « mauvaise langue ». En anglais, les *gossips* sont aussi les femmes qui entourent l'accouchée au moment de la naissance. C'est un emploi que l'on trouve dans de nombreuses satires, avant et après la guerre civile. Sur ce point, voir Linda Woodbridge, *Women and the English Renaissance: Literature and the Nature of Womankind, 1540-1620*, Urbana, University of Illinois Press, 1984. Dans la littérature satirique, le thème de l'assemblée des commères (*gossips meeting*) est très fréquent. George Web, dans son traité sur la mauvaise langue (*The Araignement of an Unruly Tongue*, Londres, 1619), dit que « les endroits qui sont le plus à même d'abriter les mauvaises langues sont les cabarets, les tavernes, les boulangeries, les greniers à laine et les assemblées de commères » (« *the most proper places of [the evil tongue's] residence, are Alehouses, Tavernes, Bakehouses, wool lofts, and Gossips meetings* », p. 52).

5. Voir Henry Peacham, *The World is Ruled and Governed by Opinion*, Londres, 1641, en particulier, la gravure de Wenceslaus Hollar qui figure sur le frontispice. Voir Dagmar Freist, « The King's Crown is the Whore of Babylon: Politics, Gender and Communication in Mid-Seventeenth-Century England », dans *Gender & History*, vol. 7, nº 3, 1995, p. 462-463.

tous bords s'emparent de ce motif malléable pour dénoncer l'adversaire, et aussi, plus généralement, pour évoquer la crise de l'autorité politique et religieuse, dont ils sont à la fois les témoins et les acteurs. Sans conteste, la figure de la commère fait partie de leur arsenal rhétorique[6]. Deux raisons principales peuvent expliquer la mutation politique de ce lieu commun. La première est la politisation de toute la littérature entre 1640 et 1660, un phénomène déjà souligné en son temps par l'historien parlementaire Thomas May, qui déplore « une guerre aussi cruelle que contre-nature, qui, de façon inouïe, a provoqué la fureur des épées et l'amertume des plumes [...], et divisé aussi bien la raison des hommes que leurs affections[7] ». Il existe une autre raison plus historique qui permet d'expliquer la présence inédite de ces figures volubiles dans la satire : c'est la participation sans précédent des femmes à la vie publique au milieu du XVII^e^ siècle, lorsque des pétitionnaires, des prédicantes, des prophétesses et même des femmes-soldats font irruption sur le forum[8]. Pour les réduire symboliquement au silence, on les a souvent dépeintes comme de vulgaires harengères déterminées à exercer un pouvoir tyrannique sur les hommes, autrement dit à mettre le monde à l'envers[9]. Le propos ici n'est pas d'étudier en détail ces retournements spectaculaires de l'ordre social et sexuel – c'est un imaginaire qui a déjà été abondamment décrit[10] – mais d'examiner de près la voix des commères fictives qui se pressent dans les très nombreux pamphlets publiés entre 1640 et 1660, afin de démêler et de comprendre leurs relations avec le pouvoir politique, profondément ébranlé par les deux guerres civiles qui ensanglantent l'Angleterre entre 1642 et 1649, et par l'exécution du roi Charles I^er^ le 30 janvier 1649. Dans ce contexte troublé, il s'agira de s'interroger sur les discours que les polémistes placent dans la bouche de

6. Sur la dimension rhétorique des stéréotypes féminins, voir Sara J. Eaton, « Presentations of Women in the English Popular Press », dans Carole Levin et Jeanie Watson (dir.), *Ambiguous Realities: Women in the Middle Ages and Renaissance*, Detroit, Wayne State University Press, 1987, p. 167-168 ; et Susan Wiseman, « "Adam, the Father of all Flesh", Porno-Political Rhetoric and Political Theory In and After the English Civil War », dans James Holstun (dir.), *Pamphlet Wars, Prose in the English Revolution,* Buffalo, Frank Cass, 1992, p. 134-157. Sur la présence des femmes dans les premiers journaux (« *newsbooks* »), voir Joad Raymond (éd.), *Making the News: An Anthology of the Newsbooks of Revolutionary England, 1641-1660*, Moreton in Marsh, The Windrush Press, 1992, p. 122-167.

7. Thomas May, *The History of The Parliament of England*, Londres, 1647, sig. [A4] : « *a Warre as cruell as unnaturall; that hath produced as much rage of Swords, as much bitterness of Pens* [...] *as was ever knowne; and divided the understandings of men as well as their affections.* »

8. Voir, par exemple, Claire Gheeraert-Graffeuille, *La Cuisine et le forum : l'émergence des femmes sur la scène publique pendant la Révolution anglaise (1640-1660)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », 2005.

9. Sur ce procédé, voir Elizabeth D. Harvey, *Ventriloquized Voices: Feminist Theory and English Renaissance Text*, Londres et New-York, Routledge, 1992, p. 5.

10. Voir, par exemple, Pierre Ronzeaud, « La femme au pouvoir ou le monde à l'envers » ? *XVII^e^ siècle*, n° 108, 1975, p. 9-23 ; et Sharon Achinstein, « Women on Top in the Pamphlet Literature of the English Civil War », *Women Studies,* n° 24, 1994, p. 132-133.

la commère, encline à commettre tous les péchés de la langue[11], dénoncés dans la Bible (Jacques III. 5-8), recensés par les moralistes, notamment par Érasme, mais aussi illustrés et commentés dans les livres d'emblèmes[12]. Entre les mains des polémistes, nous verrons d'abord que la commère est une figure de subversion, capable aussi bien de détourner le discours de l'adversaire de son sens premier, que de prêcher directement la rébellion. Nous nous interrogerons ensuite sur le maniement de la langue comme arme, utile aussi bien à la commère pour chercher querelle à la voisine que pour se battre contre l'ennemi idéologique. Enfin, nous examinerons quelques usages positifs de ce stéréotype polémique : la commère n'est pas toujours la porte-parole du mensonge ; elle peut aussi mettre les talents de sa langue émancipée et subversive au service de la sagesse et de la vérité.

Les personnages de commère qui hantent les pamphlets satiriques de la Révolution anglaise ont pour caractéristique commune d'incarner la subversion. Toutes, sans exception, dégradent le discours politique masculin. C'est le cas des puritaines, souvent représentées comme d'impénitentes commères, incapables de gouverner leur langue. Leurs détracteurs les accusent de vouloir prêcher à la place du pasteur, sans pour autant manifester le moindre intérêt authentique pour les choses religieuses. Dans une satire versifiée du royaliste Robert Heath, des théologiennes dévoient la doctrine à laquelle elles ne comprennent rien ; dans leur cénacle, les débats ecclésiologiques se transforment en discussions parodiques sur le bien-fondé de la bigamie :

> *Speak Sister Ruth! We know*
> *You have two husbands now, besides that one*
> *Who next stands fairly in election.*
> *Surely and verily, I professe you may,*
> *How else should the church be built up, I pray ?*
> (Parle sœur Ruth ! Nous savons
> Que tu as deux maris à présent, en plus de celui
> Qui est le suivant dans la liste des Élus.
> Assurément et véritablement, je déclare que tu es dans ton droit ;
> Comment, sinon, l'Église pourrait-elle s'accroître, je vous le demande[13] ?)

---

11. Voir G. Web, *The Araignement of an Unruly Tongue*, p. 11 : « pendant notre vie, c'est notre langue qui nous fait commettre la moitié de nos péchés » (« *halfe the sinnes of our life [...] are committed by the tongue* »). Sur les péchés de la langue, voir Carla Mazzio, « Sins of the Tongue in Early Modern England », *Modern Language Studies*, n° 28. 3-4, 1998, p. 95-124 ; Carla Casagrande et Silvana Vecchio, *Les Péchés de la langue : discipline et éthique de la parole dans la culture médiévale*, Paris, Le Cerf, 1991 ; Nathalie Vienne-Guerrin (éd.), *The Unruly Tongue in Early Modern England: Three Treatises*, Madison, Fairleigh Dickinson University Press, 2012. Les trois traités édités sont ceux de Jean de Marconville, *A Treatise of the Good and Evell Tounge,* Londres, *ca.* 1592, William Perkins, *A Direction for the Government of the Tongue*, Cambridge, 1595 [1593], et George Web, *The Araignement of an Unruly Tongue,* Londres, 1619.

12. Voir en particulier George Wither, *A Collection of Emblemes, Ancient and Moderne*, Londres, 1635, p. 42.

13. Robert Heath, *Clarastella: Together with Poems Occasional. Elegies, Epigrams, Satyrs* [1650], facsimilé, Frederick H. Candelaria (dir.), Gainesville, Scholars' Facsimiles & Reprints, 1970,

Dans un autre pamphlet qui se moque encore des prédicantes, surnommées pour les besoins de la satire *petticoat preachers* (prêcheuses en jupon), la dénommée Anne Hempstall prononce une homélie absurde sur la nécessité pour les hommes d'avoir des cheveux courts. On reconnaît ici un motif courant de la satire anti-puritaine, qui méprise la chevelure des Têtes rondes : « l'objet principal de son texte était le suivant ; pour une femme, sa chevelure est une parure, mais pour un homme, avoir les cheveux longs est une honte[14] ». On observe encore le même détournement aberrant de la théologie doctrinale des puritains dans le discours de Mrs New Come qui démontre pourquoi la fête de Noël doit être abandonnée par le Parlement. Après avoir glosé tous les sens possibles du mot *Christmas* (Noël), la puritaine condamne cette fête pour les liens dangereux que le vocable *Christ-Mass* entretient avec la messe[15]. Dans ces exemples, les royalistes fustigent les commères puritaines afin de mieux ridiculiser leur mari, leur volonté de réforme et leur rigorisme. Néanmoins, malgré la popularité de la satire anti-puritaine, les satiristes fidèles au roi ne jouissent d'aucun monopole sur le stéréotype de la commère. Dans deux pamphlets aristophanesques intitulés *The Parliament of Ladies* et *The Ladies, A Second Time Assembled in Parliament*, le républicain Henry Neville met en scène les querelles des grandes dames de la noblesse, ici rabaissées au rang de vulgaires commères : celles-ci ont beau être d'extraction beaucoup plus haute que leurs congénères puritaines, leurs débats n'en trahissent pas moins une corruption et une indignité plus grandes encore. Alors que la satire royaliste est le plus souvent plaisante, celle de Neville est cinglante et s'apparente en maints endroits à de la diffamation puisque ses commères, loin d'être le fruit de son imagination, sont de grandes dames de la noblesse aussi connues que Lady Isabella Thynne, Lady Holland, Lady Anne et Lady Carlisle[16]. À en croire le pamphlet, leurs seules préoccupations sont sexuelles et, de fait, la loi qu'elles promulguent ne vise qu'à satisfaire leurs passions les plus basses :

> *It is by these presents Decreed and declared to all the world, by the Counsell called and met at Westminster in the Kingdome of Great Britain, that all men who have, or shall take upon them the state of Matrimony, are by their vowes*

---

p. 184. Sur ce genre de satire, voir Rachel Trubowitz, « Female Preachers and Male Wives: Gender and Authority in Civil War England », dans James Holstun (dir.), *Pamphlet Wars: Prose in the English Revolution, op. cit.*, p. 112-133.

14. *A Discovery of Six Women Preachers*, [Londres, 1641], p. 2 : « *the chief matter of her Text was this, That womans haire was an adorning unto her, but for a man to have long haire, it was a shame unto him.* »

15. Anne Hempstall, *Women Will Have Their Will; or, Give Christmas His Due*, Londres, 1648, p. 11. Sur l'abolition de la fête de Noël par le Parlement (8 juin 1647), voir Christopher Durston, « Puritan Rule and the Failure of Cultural Revolution, 1645-1660 », dans C. Durston et Jacqueline Eales (dir.), *The Culture of English Puritanism, 1560-1700*, Londres, Macmillan, 1996, p. 210-233, p. 223-224.

16. Voir Diane Purkiss, *Literature, Gender and Politics during the English Civil War,* Cambridge University Press, 2005, p. 66-67.

> *and by the sense of holy writ obliged to comfort and comply with their wives as oft as their strength of body will permit and give them leave* (Il est ici par les présentes décrété et proclamé au monde entier, par le Conseil convoqué et réuni au palais de Westminster dans le royaume de Grande-Bretagne, que tous les hommes mariés, ou sur le point de l'être, seront obligés, conformément à leurs vœux et au sens de la sainte Écriture, de réconforter leur femme et de leur complaire aussi souvent que la force de leur corps le leur permettra[17]).

En n'obéissant qu'à leurs désirs, ceux du corps et ceux de la langue, les dames décrites par Neville corrompent la rhétorique juridique et solennelle du Parlement. Leurs propos diffamatoires et pornographiques ont pour effet de discréditer les institutions politiques existantes et de condamner l'intrusion des femmes sur la scène publique.

Mais la langue discordante de la commère ne séduit pas seulement les satiristes parce qu'elle subvertit le discours politique de l'adversaire, mais aussi parce qu'elle est très encline à prôner la sédition. Pour Marconville, les mauvaises langues sont à l'origine des guerres[18] ; pour Wither, dans la subscription de son emblème, la mauvaise langue « prêche l'hérésie », elle cause « remous, meurtres et débats[19] ». On trouve d'excellents exemples de cette voix factieuse dans une série de pamphlets satiriques dont le personnage principal est Mrs Warden, une commère fictive, qui prêche la chute de l'Église et de l'État. La maîtresse femme fait table rase de tout le passé monarchique et épiscopal :

> *Now after some of three or foure Quarts, and a little baudy talke the Egges provoked, one of them [...] begins (with a look like skim'd Milk) as morally as the Song of Towle, Towle, Towle, gentle Bell for a Soule, &c. to bee very Religiously angry with the King and a Malignant Party of Nobility, Clergie, Judges, Gentry and Reprobate Cavaliers; nay, and in truth it is feared (saith she) that the three parts of the Kingdome have their eyes blinded with a kind of Duty and Conscience, and what is the roote of all unrighteousnesse, but that abhominable Prophane, Superstitious, Idolatrous, Babilonish, and conjuring booke of Common––––* (À présent, après avoir bu trois ou quatre pintes et après la conversation un peu égrillarde que les œufs ont provoquée, l'une d'entre elles, avec un air de lait écrémé, et autant de moralité qu'il y en a dans la chanson de « Sonne, sonne le glas doucement pour une âme, etc. », commença à se mettre très religieusement en colère contre le roi et contre son parti pernicieux d'aristocrates, de clercs, de juges, de hobereaux et de

17. Henry Neville, *The Parliament of Ladies; Or, Divers Remarkable Passages of Ladies in Spring Gaden*, [Londres], 1647, p. 12.

18. John of Marconville, *A Treatise of the Good and Evell Tounge,* Londres, *ca.* 1592, sig. [C8].

19. Voir G. Wither, *A Collection of Emblemes*, p. 42 : « [the tongue] is the *Preacher of all* heresies » ; « [*it*] *causeth Uproares, Murthers, and Debates* ». Voir encore G. Web, *The Araignement of an Unruly Tongue*, p. 17 : « *for whence come warres and jarres, contentions and strifes ? Do they not commonly proceed from the tongue ?* » (Car d'où viennent ces guerres et ces discordes, ces disputes et ces conflits ? Ne viennent-ils pas, en général, de la langue ?).

> Cavaliers dépravés ; et même, à dire vrai (dit-elle), il est à craindre que les trois royaumes soient aveuglés par une sorte de devoir de conscience, et par ce qui est la racine de toute impiété : ce livre sacrilège, superstitieux, idolâtre, digne des nécromants de Babylone, le Livre de prière publique[20] –).

Cette idée d'une langue féminine rebelle apparaît aussi dans les satires parlementaires où Henriette-Marie, reine catholique et française (fille d'Henri IV, sœur de Louis XIII), est jugée responsable des dérives de la monarchie. Charles Stuart est toujours représenté comme impuissant face aux propos ensorcelants de sa femme dont la langue, pour reprendre les mots éloquents d'Érasme, « siffle aux oreilles du prince des conseils de cruauté et de cupidité[21] ». C'est du moins ce que rapporte le pamphlet satirique *The Great Eclipse of the Sun*, publié en 1644, où la reine est accusée d'être plus dangereuse que tous les autres conseillers du roi ; le sous-titre précise, d'ailleurs, « Charles, notre gracieuse Majesté, éclipsé par les supplications destructrices de sa reine » (« *Charles, our Gracious King, Eclipsed by the destructive perswasions of His Queen* »). Comme le laissent entendre les termes récurrents de *counsell* et de *persuasions* et leurs dérivés, l'influence néfaste d'Henriette-Marie vient de ses paroles[22] : en quelques phrases, l'auteur anonyme du pamphlet interprète les changements religieux des années 1630 et la guerre civile comme le résultat des conseils de la reine : à l'instar des femmes coquettes et dépensières, sa mauvaise langue serait sur le point de convertir le roi d'Angleterre au catholicisme. C'est là une version royale du motif populaire « des sermons sur l'oreiller » ou *curtain lecture*[23] :

> *Ordinary women can, in the Night time perswade their husbands to give them new Gowns, Petticotes, and make them grant their desire; and could not Catholick Queen Mary (think ye) by her night discourses, encline the King to Popery? and make him believe that he had no true obedient Subjects, but Catholikes, that there was no salvation out of the Church of Rome, […] that it was no disparagement for his Majesty to acknowledge the Supremacy of the Pope […]. The Queen having thus read a Curtaine Lecture to the King, hee began to be full of Feares and Jealousies* (Pendant la nuit, il arrive aux femmes ordinaires de convaincre leurs maris de leur offrir des robes, des jupons, et de les forcer à satisfaire leurs désirs ; la reine catholique Marie, par les discours qu'elle tient pendant la nuit, ne pourrait-elle pas (n'est-ce pas votre avis ?) faire en sorte que le roi se convertisse au papisme ? et lui faire croire que ses seuls sujets vraiment obéissants sont catholiques, qu'il n'y a aucun salut en dehors de l'Église de Rome, […] qu'il n'y a aucune indignité pour sa Majesté à reconnaître la suprématie du pape […] ? Après que

20. J. B., *Mrs Wardens Observations Upon Her Husbands Reverend* Speech, [Londres], [1642], p. 2.

21. Érasme, *Lingua*, *op. cit.*, p. 163.

22. Voir *The Great Eclipse of the Sun*, Londres, 1644, p. 4. Le frontispice de ce pamphlet représente Charles qui pointe son épée vers la lune éclipsée par le soleil.

23. On en trouve un écho dans Érasme, *Lingua*, *op. cit.*, p. 104-105 : « le lit ne devrait pas être le lieu du bavardage mais du silence. Même les oiseaux se taisent la nuit. »

> la reine eut lu au roi ce « sermon sur l'oreiller », celui-ci fut bientôt rempli de peurs et de jalousies[24]).

On retrouve exactement la même interprétation satirique du rôle d'Henriette-Marie dans *The Kings Cabinet Opened*, où l'on peut lire la correspondance des époux royaux, interceptée au moment de la bataille de Naseby[25]. Les annotations, en marge des lettres royales, visent à prouver l'influence pernicieuse de la reine : tous les moyens sont bons pour montrer aux loyaux sujets les vertus de la cause parlementaire. À nouveau, l'accent est mis sur le danger que représente la langue d'Henriette-Marie pour l'intégrité de l'État :

> *1- It is plaine, here, first, that the Kings Counsels are wholly managed by the Queen; though she be of the weaker sexe, borne an Alien, bred up in a contrary Religion, yet nothing great or small is transacted without her privity & consent. […].*
> *2- The Queens Counsels are as powerfull as commands. […]*
> *3- The Queen appears to have been as harsh, and imperious towards the king.*
> (1. Il est clair, ici, que la Reine a la main sur tous les conseils ; bien qu'elle soit du sexe faible, étrangère, élevée dans une religion contraire à la nôtre, cependant aucune transaction, quelle que soit son importance, n'est conclue sans qu'elle y soit mêlée et qu'elle ait donné son accord.
> 2. Les conseils de la reine sont aussi puissants que des ordres. […]
> 3. La reine s'est montrée dure, impérieuse envers le roi[26]).

Ainsi, dans ces exemples, la commère est une figure subversive à deux égards : d'une part, sa mauvaise langue corrompt et dégrade le discours respectable des hommes, en y mêlant des considérations matérielles et sexuelles extérieures à son objet ; d'autre part, elle invite à la rébellion, comme le suggèrent les satires qui prennent pour cible des puritaines imaginaires ou la reine catholique Henriette-Marie, toutes représentées comme des agents de sédition et d'hérésie. Cependant, on ne peut arrêter là la liste des attributs de la commère qui se sert aussi de sa langue comme d'une arme affûtée pour se battre contre les hommes ou pour se quereller avec ses congénères.

---

24. *The Great Eclipse of the Sun*, p. 3.

25. Voir *The Kings Cabinet Opened; or, Certain Packets of Secret Letters & Papers, Written with the Kings Own Hand and Taken in His Cabinet at Nasby-Field, June 1, 1645*, Londres, 1645. D'autres pamphlets donnent l'image d'un roi sentimental et dominé par sa femme. Voir, par exemple, *A Briefe Abstract of the Kings Letters to the Queene. With Some Observations Thereupon*, Londres, 1648 ; Lois Potter, *Secret Rites and Secret Writing: Royalist Literature 1641-1660*, Cambridge University Press, 1989 ; Derek Hirst, « Reading the Royal Romance : Or, Intimacy in a King's Cabinet », *The Seventeenth Century*, vol. 18, nº 2, 2003, p. 211-229.

26. *The Kings Cabinet Opened*, p. 43-44.

Les traités sur la mauvaise langue reprennent sans cesse le lieu commun qui fait de la langue des femmes une « épée aiguisée » (« *a sharpe sword*[27] ») : « On peut encore accuser la langue de provoquer toutes sortes d'émeutes, de débâcles, d'excès, de méfaits […]. C'est la langue qui ruine la paix entre les voisins, qui donne aux épouses revêches des armes pour se battre contre leur mari, qui fait naître la dispute entre les domestiques, et qui sème la zizanie entre les hommes », écrit George Web[28]. On retrouve cette idée que les femmes manient leur langue comme une épée dans l'épopée burlesque *Joanereidos* (autrement dit, l'épopée de Jeanne[29]), texte tout à la gloire des habitantes de Lyme qui, au printemps 1643, défendirent vaillamment leur ville assiégée par les Cavaliers. Mais ce poème de six pages, écrit par le pasteur James Strong, favorable à la cause du Parlement, est précédé d'une douzaine de poèmes liminaires qui se moquent de l'héroïsme des combattantes. Il ne fait guère de doute que ce piratage soit l'œuvre de royalistes, à la fois friands de jeux littéraires[30] et désireux de disqualifier la cause du Parlement. Ainsi, dans des vers prétendument écrits en l'honneur de Strong, annexés à l'épopée, le pseudo puritain Tobie Trundle brocarde ces « saintes occidentales » (« *Western Saints* ») qui se battent contre l'Antéchrist. Après les avoir élevées dans un passage héroï-comique au rang d'Amazones, il les rabaisse finalement à une simple armée de mégères, déployant autant d'ardeur à défendre leur ville qu'à battre leur mari. Incapables de manier les armes, elles sont contraintes de lancer des pierres mais aussi, nous dit le texte, des mots et des invectives, « plus durs que les galets », leur seule véritable épée demeurant en effet leur langue ; grâce à laquelle elles déversent leur hargne sur les suppôts de l'Antéchrist :

> *Here comes an* Amazon,
> *And fearelesse treads th'assaulted Workes upon:*
> *With coats tickt up, and tippet bolt upright;*
> *Lap full of stones she fits her for the fight.*
> *Two might have serv'd you'l thinke, but more she brings*
> *Which 'mongst the Enemies heathen troopes she flings;*
> *And after them words, harder than the Pebles,*
> *She thunders 'gainst those Antichristian rebels.*
> *So does the rest, for planted all a-row*
> *Fast as they can they joyntly curse and throw.*

27. G. Web, *The Araignement of an Unruly Tongue*, p. 52.

28. *Ibid.*, p. 27-28 : « *The* tongue *may further be indicted for all manner of Riots, Routes, excesses, misdemeanours […]. It is the* tongue *which breaketh the peace betweene neighbours, giveth shrewd wives sharpe weapons to fight against their husbands, breedes quarrels amongst servants, and setteth men together by the eares* ».

29. James Strong, *Joanereidos: or, Feminine Valour,* [Londres], 1645.

30. Voir Claire Gheeraert-Graffeuille, *La Cuisine et le Forum*, *op. cit.*, p. 352-358 ; James Grantham Turner, *Libertines and Radicals in Early Modern London: Sexuality, Politics and Literature Culture, 1630-1685*, Cambridge University Press, 2001, p. 67 ; Louis B. Wright, « A "Character" from Chaucer in Seventeenth Century Satire », *Modern Language Notes*, vol. 44, n° 6, 1929, p. 364-368.

(Voici une Amazone,
Qui, sans peur, monte sur les fortifications prises d'assaut :
Le manteau remonté, et le chaperon hardiment dressé ;
Le giron chargé de pierres, elle se prépare pour le combat.
Deux auraient suffi, pensez-vous, mais elle en apporte davantage
Qu'elle envoie en direction des troupes de l'adversaire impie :
Et après ces projectiles, ce sont des mots, plus durs que les cailloux,
Qu'elle lance en vociférant contre ces rebelles de l'Antéchrist.
Les autres la suivent : plantées en rang
Aussi vite que possible, elles maudissent et attaquent de concert[31]).

À la fin de ce poème burlesque, les femmes de Lyme se confondent avec les oies du Capitole : de même que les animaux sacrés avaient jadis sauvé Rome en prévenant ses habitants que l'envahisseur gaulois s'était infiltré dans la muraille, de même, les vaillantes dames du Dorset réussissent à repousser l'adversaire royaliste. Cependant, l'assimilation répétée des puritaines à des oiseaux de basse-cour, bavards et ridicules, entame sérieusement la gloire de leurs actions[32].

Dans d'autres pamphlets satiriques, les commères ne se servent pas de leur langue pour s'attaquer aux hommes mais pour se battre entre elles : leurs injures sont autant de flèches décochées pour détruire l'adversaire. C'est, en particulier, le cas de petites saynètes, publiées juste après l'exécution du roi, au début de l'année 1649, où les épouses des dirigeants de la nouvelle république s'imaginent volontiers devenir reines à la place de la reine. Dans la première partie de *New Market-Fayre*, par exemple, la dispute pour la couronne entre Cromwell et Fairfax, au moment de la vente des biens et des terres du roi, est amplifiée par l'entrée en scène de leurs femmes en train de se chamailler[33]. Mrs Fairfax se moque des basses origines de Mrs Cromwell et rappelle les occupations artisanales et commerciales de sa famille, la brasserie[34]. La différence de statut se traduit aussi dans le langage des deux personnages, deux exemples parfaits de « mauvaises langues ». Les injures de Mrs Cromwell, en prose, vulgaires et calomnieuses, mettent

31. « A gratulatorie Poeme to the Westerne Amazons, and to their Learned Bard », *Joanereidos* [sig. B3^{v}].

32. « A gratulatorie Poeme to the Westerne Amazons » [sig. B3^{v}-B4]. Ces personnages sont courants dans les ballades populaires. Pour la période de la Révolution, on peut citer « The Famous Woman Drummer » (1655) et « The Gallant She-Souldier », deux ballades reproduites dans *Roxburghe Ballads*, 9 vol., Hertford, Ballad Society, 1871-1899, vol. 7, p. 728-730. Sur ces héroïnes épicènes, voir Dianne Dugaw, *Warrior Women and Popular Balladry 1650-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 16-42.

33. Voir encore Mercurius Melancholicus, *The Cuckoo's Nest at Westminster, or the Parlement between the Two Lady-birds*, Londres, 1648.

34. Voir Antonia Fraser, *Cromwell Our Chief of Men*, 1973, Londres, Mandarin Paperbacks, 1993, p. 5.

en cause la réputation sexuelle de Fairfax – rien que de très prévisible dans ce genre de dialogue[35] :

> Lady Fairfax. *What would ye Mistris* Yest *and* Graynes*; Marry foh,— Come up* Small-beer*: You'd make your nose as red hot as your husbands, and thrust it into his* Fizzling-place*, Woo'd ye not, Mistris Brazen-face?*
>
> Mistris Crumwell. *Call me Mistriss brazen-face; —; thou* Rotter-dam *slut thou; call me brazen-face? Thou look'st more like a Mistris* fools-face*, or like thy* Husbands-face*, then I doe a brazen-face, or a copper-face either. Come, come, I never had a Bastard by another man, when my husband was at the Leaguer before Breda; nor I keep not company with Cavalier at Tavernes.*
>
> (Lady Fairfax. Que voulez-vous Madame Farine et Levure ? Pouah – Avance-toi, Petite *Bière* ; tu vas avoir un nez aussi écarlate que celui de ton mari, et le fourrer dans son orifice péteur ; n'est-ce pas Madame l'Effrontée ?
>
> Mistris Crumell. Tu m'appelles Madame l'Effrontée ; – toi la catin de Rotterdam ; tu me traites d'effrontée ? Tu ressembles plus à une bouffonne ou à ton mari que moi à une effrontée, ou à une rougeaude. Voyons, je n'ai jamais eu de bâtard de personne quand mon mari était au siège de Bréda : et je ne fréquente pas les Cavaliers dans les tavernes[36]).

La trivialité de l'échange discrédite d'emblée toute discussion. À l'évidence, ni Lady Fairfax ni Mrs Cromwell ne sont capables de devenir reines. Malgré leurs efforts, elles ne seront rien d'autres que de piètres harpies, deux harengères sorties de Billingsgate, le marché au poisson de Londres[37], occupées à se crêper le chignon. Pour l'auteur royaliste de *The Cuckoo's Nest at Westminster,* Mercurius Melancholicus (*alias* John Crouch), cette « aigre clameur de deux langues coupantes[38] » fait la démonstration de l'impuissance de la nouvelle république. Comment les maris de ces vulgaires commères pourraient-ils gouverner dignement l'Angleterre ? Les satiristes royalistes font en sorte que les injures, le plus souvent sexuelles, se retournent contre celles qui les profèrent : les mauvaises langues se ridiculisent et le parti qu'elles personnifient perd toute crédibilité[39].

---

35. Voir Laura Gowing, « Gender and the Language of Insult in Early Modern London », *History Workshop Journal*, vol. 35, nº 1, 1993, p. 1-21.

36. [The Man in the Moon], *A Tragi-Comedy, Called New Market Fayre*, Londres, 1649, p. 4-5.

37. Dans *The Cuckoo's Nest at Westminster*, Mrs Cromwell surnomme Mrs Fairfax « the Queen of Billingsgate » (*ibid.*, p. 8). Sur ces stéréotypes, voir Pierre Ronzeaud, « De la harengère à la "harangueuse" : étude d'un stéréotype polémique au XVIIIe siècle », dans Wolfgand Leiner *et al.* (dir.), *Ouverture et dialogue : Mélanges offerts à Wolfgang Leiner*, Tubingen, Gunter Narr, 1988, p. 739-753.

38. *Richard II,* 1.1.48.

39. Il est intéressant, à cet égard, que l'on retrouve une constellation de petites pièces de ce genre en 1659 et 1660 à la veille de la Restauration. Voir Susan Wiseman, *Drama and Politics in the English Civil War*, Cambridge University Press, 1998, p. 19-81.

Pour les besoins de leur polémique, les royalistes poussent très loin la féminisation des institutions et l'utilisation de la figure de la commère[40]. Une série de quatre pamphlets, publiés en mai 1648, huit mois avant l'exécution du roi, met en scène l'accouchement de Mrs Parlement, entourée de ses commères (Mrs Statute, Mrs Justice, Mrs Truth, Mrs Ordinance et Mrs Synod). Cet événement est suivi du caquet de l'accouchée – en anglais, *gossiping* – c'est-à-dire « la conversation ordinairement frivole qui se fait dans les visites qu'on rend aux femmes en couches » selon le dictionnaire de l'Académie (édition de 1835). Dans *Mistris Parliament Brought to Bed of a Monstrous Childe of Reformation,* Mrs Parliament, alors sur le point d'accoucher d'un nouveau-né monstrueux[41], confesse ainsi ses crimes, donnant libre cours à sa mauvaise langue, une langue menteuse, incapable de remords et de réforme, qui rejoint parfaitement la description qu'en donne Wither[42] : « J'avoue et je reconnais (même si ce n'est pas du fond du cœur) qu'en l'espace de sept ans, j'ai été une meurtrière des plus cruelles […]. Ce qui me fait le plus souffrir, c'est que j'ai commis ces crimes, et bien d'autres, mais je suis incapable de m'en repentir[43]. » La langue de Mrs Parliament est d'autant plus traîtresse que celle-ci a prononcé de faux serments – le serment d'allégeance à la couronne, mais aussi le *Solemn League and Covenant* avec l'Écosse contre le roi[44] – et qu'elle a eu recours à toutes sortes de « tours de magie, de tromperies, de contradictions et d'équivoques[45] ». Il n'est pas étonnant dans ces conditions que, dans le dernier épisode de la série, *Mistris Parliament Her Gossiping*, Mrs England accuse Mrs Parliament de sorcellerie et la condamne à mort[46]. Comme tant d'autres dans leur genre, ces pamphlets dépeignent les méfaits de la mauvaise langue avant de la rendre inoffensive en la réduisant au silence.

---

40. Sur la difficulté d'attribuer ces pamphlets à des personnalités précises, voir Lois Potter, « The Mistris Parliament Dialogues », *Analytical and Enumerative Bibliography*, n. s. 1, n° 3, p. 104-108. Sur cette série, voir Diane Purkiss, *Literature, Gender and Politics during the English Civil War*, *op. cit.*, p. 178-179.

41. Voir Mercurius Melancholicus, *Mistris Parliament Presented in Her Bed after Sore Travaile in the Birth of her Monstrous Offspring the Childe of Deformation*, Londres, 1648.

42. G. Wither, *A Collection of Emblemes*, p. 42 : « *And, yet, with speeches feignedly-sincere, / It otherwhile reproveth what is Evill, / And will in Lowly-words, a* Saint *appeare* » ; « Et, cependant, avec des discours qui feignent d'être sincères, / Il lui arrive de condamner ce qui est mal, / Et avec ses humbles propos, on dirait une sainte ».

43. Mercurius Melancholicus, *Mistris Parliament Brought to Bed of a Monstrous Childe of Reformation*, Londres, 1648, p. 6-7 : « *I confess and acknowledge* (though not from the bottom of my heart) *that for the space of 7 Yeers I have been a most cruell murderer […]. My greatest grief of all being, that I have committed all this, and much more, but cannot Repent for the same.* »

44. *Ibid.*, p. 6.

45. *Ibid.*, p. 6 : « *all manner of Jugglings, Cousenage, Contradictions, and Equivocations.* »

46. Mercurius Melancholicus, *Mistris Parliament Her Gossiping*, Londres, 1648 : « *I have still in store / To prove Her* Bawd*,* Murderer*,* Witch*, and* Whore » (J'ai en réserve de quoi prouver qu'elle est une maquerelle, une meurtrière, une sorcière et une catin, page de titre).

Cependant, le stéréotype de la commère n'est pas toujours aussi négatif : certains pamphlétaires royalistes mettent en scène des commères moins cruelles, dont la langue, bien qu'acérée et toujours équivoque, peut aussi être la source d'une sagesse paradoxale. Assurément, ces figures restent des personnages cocasses dont les facéties et le discours font sourire, mais elles peuvent aussi devenir les porte-parole déclarées des satiristes. En particulier, l'auteur de *The Gossips Feast; or, Moral Tales* évoque dans son épître liminaire au lecteur « les frustes créatures à travers lesquelles [il] parle », des bonnes femmes dont il excuse l'incapacité à maîtriser la grande rhétorique[47]. Lorsqu'on lit le pamphlet, on découvre de joyeuses commères, affranchies de toute autorité masculine. Alors qu'elles festoient et racontent des histoires du temps passé, elles vont révéler ce qui, aux yeux du pamphlétaire royaliste, constitue la vérité ultime : la victoire du roi et le retour aux traditions de la « joyeuse Angleterre ». Cette fin est d'autant plus frappante que le pamphlet commence par la naissance d'un enfant monstrueux « tête-ronde », déterminé à semer l'anarchie. Toutefois, contre toute attente, les commères qui entourent le monstre ne sont pas du même parti que lui, mais unissent au contraire leurs voix pour chanter la monarchie[48]. De la même façon, la dénommée Mother Bumbey, personnage central du récit, commère mais aussi *cunning woman* (c'est-à-dire prophétesse ou devineresse), annonce que le royaume doit retrouver sa tête, autrement dit que le roi, pour l'instant prisonnier sur l'île de Wight, doit revenir sur son trône : « Quand certains […] de toutes leurs forces réuniront la tête et le corps décapité, / Et feront revenir sur l'Île ceux qu'ils ont exilés / […] Une paix a quelque chance d'être conclue / Et beaucoup de jours joyeux pourront lui succéder[49]. »

On le voit, dans *The Gossips Feast,* la commère sert la cause du roi et, sous des allures festives et transgressives, s'oppose au Parlement et à l'Armée. Elle n'est plus tant la cible de la satire que son vecteur à part entière. Ce genre de procédé est courant dans les années 1650, au temps de la république et du Protectorat, lorsque les royalistes continuent à se servir de la voix apparemment inoffensive d'une commère écervelée pour défendre leur cause clandestine. Dans *The Good Womens Cryes against the Excise on All Their Commodities*, une brochure de piètre qualité, les « bonnes femmes » du titre ont toutes les caractéristiques des commères : elles sont bavardes, paresseuses, gourmandes mais, au bout du compte, leurs défauts n'entament par leur loyauté. Dans cette satire, prétendument écrite par l'une d'entre elles en vers railleurs (« *in Vineger Verse* »), elles imaginent une

47. *The Gossips Feast; Or, Moral Tales […] By a Well-Known Moderne Author,* Londres, 1647, sig. A3 : « *such plaine creatures as these by whom I speak are not studious to speak queintly* ».

48. Une étude de ce pamphlet peu commenté se trouve chez Caroline Bicks, *Midwiving Subjects in Shakespeare's England*, Aldershot, Ashgate, 2003, p. 110-111.

49. *The Gossips Feast*, p. 13 : « *When some […] shall […] strive (the head) with all their force / To joyn unto the headless corse, / And those whom they did exile / Cause to return into the Ile ; / […] A peace may chance be then agreed, / And many joyous dayes succeed* ».

revanche symbolique sur les « rebelles » qui ont enterré la monarchie, tout en rêvant d'allumer des feux de joie avec le nez légendaire de Cromwell[50] :

> *But if all things hit but aright, and Charles the second comes to fight; the Rebells will be hang'd downe-right, or beaten: Tom Ladle then will rue his folly, and Bradshaw Jack be melancholly, the Loyallists be briske and jolly, to heare i(t); though these have murthered the King, they must not thinke to scape the string [...]. Wee'l Bonfire light with Cromwells Nose and Tyburne deck with Charles his foes* (Mais si tout se passe bien et si Charles II vient se battre, les rebelles seront aussitôt pendus ou battus : Tom à la Louche regrettera sa folie et Jack Bradshaw sombrera dans la mélancolie ; les loyalistes seront gais et ravis en entendant la nouvelle : les rebelles ont assassiné le roi, et ils ne doivent pas imaginer qu'ils échapperont à la corde [...]. Nous allumerons des feux de joie avec le nez de Cromwell et nous décorerons Tyburne avec les ennemis de Charles[51]).

À ce rêve de vengeance, il faut ajouter un réquisitoire contre les rebelles et la république (« *free state* »), réponse très ironique aux chefs d'accusation du procureur général John Bradshaw au moment du procès du roi : « Ils ont massacré Charles devant chez lui ; ils se sont emparés de ses bijoux, de son argent, de sa vaisselle et ont pris le nom de république libre : ces pilleurs ont vendu ses cheveux, son sang et sa couronne[52]. » On entend déjà dans ces propos féminins apparemment frivoles les réquisitoires à venir qui seront prononcés contre les régicides après la restauration de Charles II sur le trône d'Angleterre. On le voit ici, la voix de la commère, même lorsque le satiriste en fait son porte-parole, demeure une arme polémique qui a toute sa place dans les polémiques de la Révolution anglaise.

Dans le déluge de pamphlets qui inonde l'Angleterre des années 1640-1660, la commère, créature ridicule et bavarde, incarne le plus souvent l'ennemi à abattre, à savoir, selon les cas, le Parlement, les républicains, les royalistes décadents, les hérétiques. Toutefois, à y regarder de plus près, et c'est ce que suggère en particulier *The Gossips Feast*, cette altérité est relative : il arrive que le satiriste qui condamne la commère ne soit pas aussi différent d'elle qu'il voudrait nous le faire croire. Comme elle,

---

50. Sur l'image de Cromwell, en particulier dans la satire royaliste, voir Laura Lunger Knoppers, *Constructing Cromwell: Ceremony, Portrait and Print,* 1645-1661, Cambridge University Press, 2000, p. 10-30.

51. *The Good Womens Cryes against the Excise of All Their Commodities,* Londres, 1650, p. 2. Dans ce passage, les rebelles sont les ennemis de Charles I^er^, la plupart favorables à son exécution ; Tom Ladle désigne Thomas Fairfax, Général en chef de la New Model Army, surnommé « Tom à la louche » à cause de sa soumission contre-nature à sa femme – ce serait à cause d'elle qu'il n'aurait pas voté l'ordre d'exécuter le roi. Jack Bradshaw n'est autre que le président de la haute cour de justice qui fit voter la mort du roi en janvier 1649. Tyburn était le village, tout près de Londres, où l'on pendait les criminels.

52. *Ibid.,* p. 2 : « *They butcher'd Charles at his own gate; they tooke his Jewells, Money, Plate and call themselves a Free State, by plunder: They sold his Haire, his Blood, and Crowne.* »

en effet, il utilise les ressources de la langue déréglée, qui raille, se moque, calomnie et finit par détruire l'adversaire, au point que, dans certains cas, la position idéologique du satiriste est comme contaminée par la langue de la commère. C'est le cas du républicain Henry Neville dont les « parlements de femmes », souvent décrits comme relevant de la littérature pornographique, ont longtemps été négligés par les critiques et les historiens. En effet, à force de diffamation et de calomnie, Neville finit par dénigrer son propre camp. C'est là toute l'ambivalence morale de la satire, qui oscille entre le plaisir de décrire le vice et le désir de le condamner.

RÉFÉRENCES

ACHINSTEIN, S., « Women on Top in the Pamphlet Literature of the English Civil War », *Women Studies,* nº 24, 1994, p. 131-163.

BICKS, C., *Midwiving Subjects in Shakespeare's England*, Aldershot, Ashgate, 2003.

A Briefe Abstract of the Kings Letters to the Queene. With Some Observations Thereupon, Londres, 1648.

CASAGRANDE, C. et VECCHIO, S., *Les Péchés de la langue : discipline et éthique de la parole dans la culture médiévale*, Paris, Le Cerf, 1991.

DUGAW, D., *Warrior Women and Popular Balladry 1650-1850*, Cambridge University Press, 1989.

DURSTON, C., « Puritan Rule and the Failure of Cultural Revolution, 1645-1660 », dans Christopher Durston et Jacqueline Eales (dir.), *The Culture of English Puritanism, 1560-1700*, London, Macmillan, 1996, p. 210-233.

EATON, S. J., « Presentations of Women in the English Popular Press », dans Carole Levin et Jeanie Watson (dir.), *Ambiguous Realities: Women in the Middle Ages and Renaissance*, Detroit, Wayne State University Press, 1987, p. 165-183.

ÉRASME, D., *Lingua/La Langue*, 1525, J.-P. Gillet (trad.), Genève, Labor et Fides, 2002.

FRASER, A., *Cromwell Our Chief of Men*, 1973, Londres, Mandarin Paperbacks, 1993.

FREIST, D., « The King's Crown is the Whore of Babylon: Politics, Gender and Communication in Mid-Seventeenth-Century England », *Gender & History*, vol. 7, nº 3, 1995, p. 462-463.

GHEERAERT-GRAFFEUILLE, C., *La Cuisine et le Forum : l'émergence des femmes sur la scène publique pendant la Révolution anglaise (1640-1660)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », 2005.

The Good Womens Cryes against the Excise of All Their Commodities, Londres, 1650.

GOWING, L., « Gender and the Language of Insult in Early Modern London », *History Workshop Journal*, vol. 35, nº 1, 1993, p. 1-21.

The Gossips Feast; Or, Moral Tales [...] By a Well-Known Moderne Author, Londres, 1647.

The Great Eclipse of the Sun, Londres, 1644.
Harvey, E. D., *Ventriloquized Voices: Feminist Theory and English Renaissance Text*, London-New York, Routledge, 1992.
Heath, R., *Clarastella: Together with Poems Occasional. Elegies, Epigrams, Satyrs* [1650], facsimilé, Frederick H. Candelaria (dir.), Gainesville, Scholars' Facsimiles & Reprints, 1970.
Hempstall, A., *Women Will Have Their Will; or, Give Christmas His Due*, London, 1648.
Hirst, D., « Reading the Royal Romance: Or, Intimacy in a King's Cabinet », *The Seventeenth Century*, vol. 18, nº 2, 2003, p. 211-229.
Holstun, J. (dir.), *Pamphlet Wars: Prose in the English Revolution,* Buffalo, Frank Cass, 1992.
J. B., *Mrs Wardens Observations Upon Her Husbands Reverend* Speech, [Londres], [1642].
The Kings Cabinet Opened; or, Certain Packets of Secret Letters & Papers, Written with the Kings Own Hand and Taken in His Cabinet at Nasby-Field, June 1, 1645, Londres, 1645.
Lunger, K. L., *Constructing Cromwell: Ceremony, Portrait and Print, 1645-1661*, Cambridge University Press, 2000.
[The Man in the Moon], *A Tragi-Comedy, Called New Market Fayre*, London, 1649.
Marconville, J. (of), *A Treatise of the Good and Evell Tounge,* London, *ca.* 1592.
May, T., *The History of The Parliament of England*, London, 1647.
Mazzio, C., « Sins of the Tongue in Early Modern England », *Modern Language Studies*, nº 28. 3-4, 1998, p. 95-124.
Mercurius Melancholicus, *Mistris Parliament Brought to Bed of a Monstrous Childe of Reformation*, Londres, 1648.
—, *Mistris Parliament Her Gossiping*, Londres, 1648.
—, *Mistris Parliament Presented in Her Bed after Sore Travaile in the Birth of her Monstrous Offspring the Childe of Deformation*, Londres, 1648.
—, *The Cuckoo's Nest at Westminster, or the Parlement between the Two Lady-birds*, Londres, 1648.
Neville, H., *The Parliament of Ladies; Or, Divers Remarkable Passages of Ladies in Spring Gaden*, [Londres], 1647.
A Parliament of Ladies. With their Lawes Newly Enacted, [Londres], 1647.
Peacham, H., *The World is Ruled and Governed by Opinion*, Londres, 1641.
Perkins, W., *A Direction for the Government of the Tongue*, Cambridge, 1595 [1593].
Potter, L., *Secret Rites and Secret Writing: Royalist Literature, 1641-1660*, Cambridge University Press, 1989.
—, « The Mistris Parliament Dialogues », *Analytical and Enumerative Bibliography*, n. s. 1, nº 3, p. 104-108.
Purkiss, D., *Literature, Gender and Politics during the English Civil War*, Cambridge University Press, 2005.

RAYMOND, J. (éd.), *Making the News: An Anthology of the Newsbooks of Revolutionary England, 1641-1660*, Moreton in Marsh, The Windrush Press, 1992.

RONZEAUD, P., « La femme au pouvoir ou le monde à l'envers », *XVII^e siècle*, n° 108, 1975, p. 9-23.

—, « De la harengère à la "harangueuse" : Étude d'un stéréotype polémique au XVIII^e siècle », dans Wolfgand Leiner *et al.* (dir.), *Ouverture et dialogue : Mélanges offerts à Wolfgang Leiner*, Tubingen, Gunter Narr, 1988, p. 739-753.

Roxburghe Ballads, Hertford, Ballad Society, 1871-1899, 9 vol., vol. 7.

STRONG, J., *Joanereidos: or, Feminine Valour,* [Londres], 1645.

TRUBOWITZ, R., « Female Preachers and Male Wives: Gender and Authority in Civil War England », dans James Holstun (dir.), *Pamphlet Wars: Prose in the English Revolution,* Buffalo, Frank Cass, 1992, p. 112-133.

TURNER, J. G., *Libertines and Radicals in Early Modern London: Sexuality, Politics and Literature Culture, 1630-1685*, Cambridge University Press, 2001.

VIENNE-GUERRIN, N. (éd.), *The Unruly Tongue in Early Modern England: Three Treatises*, Madison, Fairleigh Dickinson University Press, 2012.

WEB, G., *The Araignement of an Unruly Tongue*, Londres, 1619.

WISEMAN, S., « "Adam, the Father of all Flesh", Porno-Political Rhetoric and Political Theory In and After the English Civil War », dans James Holstun (dir.), *Pamphlet Wars*, *Prose in the English Revolution,* Buffalo, Frank Cass, 1992, p. 134-157.

—, *Drama and Politics in the English Civil War*, Cambridge University Press, 1998.

WITHER, G., *A Collection of Emblemes*, *Ancient and Moderne*, Londres, 1635.

WOODBRIDGE, L., *Women and the English Renaissance: Literature and the Nature of Womankind, 1540-1620*, Urbana, University of Illinois Press, 1984.

WRIGHT, L. B., « A "Character" from Chaucer in Seventeenth Century Satire », *Modern Language Notes*, vol. 44, n° 6, 1929, p. 364-368.